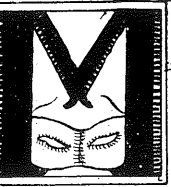




ALFRED CORTOT

Une heure auprès d'Alfred CORTOT

MONTE-CARLO. Onze heures du matin. Il pleut, sans doute pour faire mentir les affirmations des brochures de propagande. Dans l'affairement discret du hall du *Victoria*, des grappes de notes tombent d'un piano invisible... Quand une porte s'ouvre, on reconnaît les *Variations symphoniques*, qu'Alfred Cortot doit jouer l'après-midi au Théâtre. Près de moi, deux Anglaises très *gentry* feuilletent de vagues journaux, mais on devine à leur cou tendu qu'elles ne perdent pas une note...



L'une d'elles a déplié un numéro de *Beaux-Arts*, où est reproduit le magnifique portrait de Wagner, par Renoir, qu'Alfred Cortot s'est adjugé à Paris dans une vente récente. Commentaires ravies et étonnés. Aurait-on tellement de peine à admettre qu'un virtuose soit autre chose qu'un produit surprenant et un peu monstrueux de la nature, le résultat irréductible et déroutant d'un « destin hors série », et qu'il puisse parfois s'arracher à son art pour être, simplement, un homme?...

Alfred Cortot, amateur de peinture?... Je songe aux trésors qu'il m'a été donné de voir dans sa galerie de l'avenue Henri-Martin... Je songe à l'historique portrait de Chopin dont l'auteur des *Préludes* fit présent à la princesse Czartoryska... Reproduit par Alfred Cortot en tête de ses éditions de Chopin, ce portrait est l'image la plus authentique des traits du musicien, sans doute moins géniale, mais plus vraie et plus humaine que l'hallucinant tableau de Delacroix. Je songe à cette admirable *Madame Manet au piano*, une des rares aquarelles de Manet. Je songe... Mais le piano s'est tu... On m'introduit. Au passage, mes Anglaises me jettent un regard mauvais; je tiens mon entrée en matière...

— Oui, j'étais absent de Paris, et c'est comme vous par les journaux que j'ai appris que j'étais devenu l'heureux possesseur de ce Renoir... Je ne le connaissais jusqu'ici que par la copie qu'en possède le Musée de l'Opéra, copie d'ailleurs de la main même de Renoir, et à quoi il a su donner une authentique valeur d'original...

— Musique et peinture? Votre astuce professionnelle essaie de m'engager dans des voies bien dangereuses... J'avoue penser, en effet, qu'un musicien ne doit rien négliger des adjuvants artistiques de tout ordre dont l'émotion musicale est évidemment la fin, mais qui parfois aussi en sont le support. Il ne faut pas avoir peur du Beau : c'est le premier don de l'artiste...

— Certes, quand Léonard de Vinci affirme dans le *Traité de la Peinture* que « la peinture est la sœur de la musique », et qu'il est rejoint, à travers les siècles, par l'affirmation baudelairienne que « les formes, les couleurs et les sons se répondent », il est à l'origine d'un dangereux confusionnisme dont tous les arts ont eu à souffrir. Qui dira les méfaits de l'alliance hors nature d'une « vision » aveugle et d'une musicalité paralytique?... Mais, à l'inverse, l'élément visuel a été parfois incontestablement l'occasion d'une émotion musicale de la plus pure qualité.

— Oui, j'ai fort bien présente à l'esprit la raillerie irrespectueuse dont *Monsieur Croche anti-dilettante* accable la nature trop verte et trop bien peignée de certaines œuvres musicales célèbres. Mais le cas n'en est que plus typique... Debussy exprimait par le truchement de M. Croche les paradoxes délicieux d'une nature primesautière... Mais il a écrit les *Nocturnes*, qui sont une fresque magnifique, traversée de sombres lueurs, et les *Collines d'Anacapri*, un poème tout criblé d'or et de soleil, sans parler du *Prélude à l'après-midi d'un faune*...

— J'ai plus que personne en horreur la musique dite littéraire, qui est en général de la bien mauvaise musique, ou une

fichue littérature... Toutefois, même du point de vue du créateur, que je réserve, c'est une question de savoir si une musique purement « constructive » est concevable. Bach? Je sais... Mais Bach n'a pas fini d'étonner; il est à lui seul toute la musique... A quel moment l'est-il davantage? Dans ses fugues, dans les sublimes récitatifs de la *Passion*, ou dans la *Cantate du Café*?... Pour l'exécutant, je suis catégorique, et j'affirme qu'il ne doit rien négliger de ce qui peut le mettre dans cet état privilégié où, au delà de l'anecdote, l'inspiration retrouvée jaillit d'une récréation de l'œuvre... Cette information, qui ne se confond d'ailleurs pas avec la recherche de l'intention, peut réserver bien des surprises... Pour rester dans les arts plastiques, on sait trop peu que le *Baiser* de Rodin s'appelait d'abord, et plus légitimement peut-être, la *Foi*...

— Chopin est évidemment un cas très favorable. Nul musicien n'a davantage mis sa chair dans sa musique, et il n'est pas une mesure de lui où l'on ne sente le frémissement même de son cœur. Et cependant, nul n'a été plus discret en donnant à ces effusions encore toutes chaudes des titres si purement abstraits : *Études*, *Préludes*... Loin que cette réserve détourne l'exécutant de la recherche du substrat humain qui faisait gémir et chanter Chopin, elle encourage, au contraire, sans la brider, son interprétation... Il y a toujours mille interprétations possibles... Mais les lettres de l'auteur, ses confidences à ses intimes, les témoignages des contemporains, les documents de l'époque, et jusqu'à la petite histoire, sont autant de suggestions qui, dans la majorité des cas, imposent tout au moins un sens au dynamisme musical dont l'exécutant est véhicule vivant... Ensuite vient la réfraction définitive à travers la diversité des consciences individuelles des auditeurs, le moment où l'œuvre d'art se trouve pour ainsi dire *consommée*...

— Oui, j'ai donné des titres aux *Préludes* de Chopin, qui, primitivement, n'en avaient pas. Ma tâche était d'ailleurs facilitée par certains préludes, comme le quinzième, par des indications historiques notoires et irrécusables. Mais dans les cas, beaucoup plus nombreux, où manquaient ces précisions, j'ai trop aimé Chopin de toute mon âme, je l'ai trop suivi à la trace dans toutes les manifestations de son génie pour ne pas avoir le sentiment — faut-il dire l'immodestie? — que je suis toujours resté dans son « climat »... J'ai eu en revanche en même temps que le plaisir de voir adopter presque généralement mes suggestions, la surprise un peu inquiète de constater l'usage pesamment maladroit qu'on en faisait parfois...

— Dans notre art, une fois élaborés ces éléments conceptuels de l'interprétation, le tout est de savoir les oublier et de laisser descendre en soi l'inspiration, comme une visitation... L'inspiration, comme le cœur, a un sens convenu : c'est celui où je le prends. Elle est la chaleur qui doit, à son heure, fondre en la conservant, la gangue de tout ce qui n'est que représentatif... C'est d'ailleurs la leçon de toute la musique, qui, chaque fois qu'elle a laissé se périmer en elle les droits de l'émotion, est devenue un art mineur, comme l'art grec de l'époque romaine, ou l'art des madrigalistes des xv^e et xvi^e siècles...

— La technique? Elle ne peut se développer qu'à côté et à partir d'une inspiration libérée, alors qu'elle jouerait à vide avec une inspiration tenue sous le boisseau. Communicable, elle admet et exige l'apprentissage, alors que l'inspiration, même nourrie par la culture musicale, préserve toujours la flamme intérieure et exige le primesaut du cœur. Aussi les problèmes de l'enseignement de la musique m'ont-ils, en effet, toujours paru essentiels...

— Il m'est difficile de satisfaire le bienveillant intérêt que vous portez à l'Ecole Normale de Musique, que j'ai fondée en 1920, sans avoir l'air de prononcer un plaidoyer *pro domo mea*...

— Puisque votre insistance m'y force, je préciserai que l'Ecole

est un laboratoire où, loin de tout appui officiel assujettissant, toutes les techniques s'essayent et s'ajustent, en même temps qu'un établissement d'enseignement supérieur ouvert à tous ceux — les étrangers surtout — que les conditions très spéciales d'admission au Conservatoire risquent de laisser en dehors de la culture musicale.

— L'essentiel de cette *Méthode* dont vous voulez bien vous souvenir? En gros, j'ai réduit au minimum les exercices proprement dits : j'ai séparé, de la musique même, la technique, où je ne vois qu'une gymnastique, au sens étymologique, — pour cultiver, à part, une musicalité délivrée...

— Les deux volumes que j'ai consacrés à la *Musique Française de piano* se rattachent à mes études théoriques sur la musique... Ces études m'ont amené à constituer, au cours de mes voyages à travers le monde, une bibliothèque musicale ne comportant pas moins de sept mille volumes, une des plus importantes d'Europe... C'est mon souci, mon refuge, et, vous pouvez me le faire dire, ma vanité... J'ai pu retrouver, par exemple, la collection complète des *Chansons* d'Attaignant, cet imprimeur du xvr^e siècle, qui employa le premier en musique des caractères mobiles... C'est pour le bibliophile un trésor absolument unique... Je possède, en manuscrit, la *Berceuse* et la *Polonaise en la bémol* de Chopin, la *Sonate* de Franck, le *Concert* de Chaussou, plusieurs œuvres de Fauré, les douze premiers *Préludes* de Debussy, le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, enfin, les trois actes entièrement terminés d'un opéra inédit de Debussy, *Rodrigue et Chimène*...

— Mon activité de chef d'orchestre? Je suis heureux de vous l'entendre mentionner, mais ce n'est là que mon violon d'Ingres... Il est vrai que mes premiers souvenirs musicaux s'y rattachent, et peut-être les plus chers : j'avais vingt ans... J'ai été un wagnérien de la première heure, au moment où on risquait sa fortune à monter en France les drames de Wagner. On risquait sa fortune... et on l'y perdait, car la création en France de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux*, que je dirigeai en 1902 au Château-d'Eau, et bien qu'elle eût l'approbation et le patronage de Mme Cosima Wagner, fut une catastrophe financière... J'ai dû alors donner des récitals de piano et, vous voyez, j'ai continué depuis...

— Le secret?... Il n'y a pas de secret : il y a la musique, le souffle du dedans, le frémissement vivant qui anime la plasticité des grandes œuvres. Le secret? *Il faut aimer la musique*...

Je suis redescendu, et de nouveau, venues d'en haut, des traînées de musique ont erré dans l'air lourd, avec un peu de l'âme du « père Franck » ...

Mes deux Anglaises ont repris l'écoute. Me pardonneront-elles jamais de les avoir frustrées d'un plaisir qu'elles considèrent comme un dû... J'aimerais rester aussi, mais le chasseur a poussé le tambour de la porte, en bémolisant entre ses dents la plus tendrement canaille des javas, et me voilà dehors, gardant pour longtemps dans l'oreille une voix très douce et très grave :

— Il faut aimer la musique...

AUGUSTE NICOLAI.

Monte-Carlo, février 1934.